

Les morilleurs

Pour ces dames on inventera le terme de morilleuses.

La passion se transmet à l'intérieur des familles qui ont chacune leurs coins. On démarre sec au premier printemps pour être le premier en avoir trouvé une, ou dix, ou cent. C'est une question de fierté. Presque d'honneur.

D'aucuns et d'aucunes les voient à distance. Imaginez cette dame qui travaille à la Le Coultre, faisant les voyages aller et retour deux fois par jour, en en repérant une du wagon où elle a pris place, et qui le soir, s'arrête à la gare précédente pour aller cueillir sa morille, et naturellement rentrer à pied. Qu'est-ce qu'un km, ou deux ou trois, en regard d'une morille ? Et peut-être même la première de la saison.

La seconde, qui n'est que la petite fille de notre employée d'usine, s'adressant à un cousin :

- Dis-donc toi, tu m'a scié l'arbre sous laquelle je trouvais mes premières morilles.

Que dire, l'arbre n'était-il pas fichu et ne méritait-il pas sa coupe ? Mais non, il était sacré, c'était le sien. Un arbre à morille. Que l'on a toujours connu. Ô sacrilège.

Certains ne trouvent jamais aucune morille, et même dans les meilleures conditions possibles. Pas étonnant, ceux-là, à ils regardent le ciel et non pas le sol. Ils aiment les nuages dans le ciel, ces si jolis nuages, et non pas ces mousses tout ordinaires avec quelques pives sous les sapins.

A chacun son choix. A chacun sa marotte. Pour ceux-là, aller aux morilles, c'est la plus belle des passions. Ils aiment rejeter derrière eux ce vilain hiver pour aller retrouver leurs morilles au premier printemps. Et quand on raconte par la Vallée qu'ils en ont cueilli tant, un chiffre à peine croyable, et qu'ils savent que l'on parle d'eux et de leurs fameuses morilles, ils sont heureux. Plus, même, ils sont les rois du monde.

On raconte celle-ci de Champion bien que l'on ne soit pas trop porté sur ce type de galéjades.

Champion voit une morille sur le Mont-Tendre depuis son domicile. Il monte la retrouver, car elle doit être de jolie taille. Il cherche, il cherche, il ne la voit pas. Tout simplement parce qu'il est dessous !

C'est une autre morille, grosse, très grosse, si grosse qu'il faut non la couper, mais la scier. Et Champion le raconte, rien qu'avec la sciure il avait pu remplir son sac !

Y en a sûrement d'autres. Commce celle-ci qui n'a rien à voir avec les morilles. Champion voit un truc briller sur le sommet de la Dent-de-Vaulion. Est-ce un trésor ? Faut aller voir malgré la distance. Il monte, il monte, et qu'est-ce qu'il trouve ? Une pièce de cinq centimes ! D'aucunes ont dit cinquante centimes. Mais non, ils se trompent, c'est une pièce de cinq centimes, soit un sou, en parler du cru, qu'il a trouvé, notre Champion (de la Frêche).



Elles sont belles, quand même, nos morilles !



Et puis même là-haut sur les pâturages la neige fondait, laissant apparaître une herbe aux couleurs délavées. Les dimanches nous pouvions recommencer nos promenades avec ma mère et retrouver les lieux connus, toujours les mêmes... le Bonhomme, la Cerniaz, le Chalottet. A choix ! Et là-haut, parmi cette herbe sèche, poussaient les premiers bleuets. Petites fleurs qui crèvent le gazon de leur luminosité étonnante. Nous en cueillions des dizaines pour les mettre dans une assiette avec de la mousse revenus à la maison. C'était vraiment le printemps.

Il y avait bien longtemps déjà que les premières morilles avaient été trouvées. Moi je ne les voyais pas. Il me semblait pourtant que là, dans ces feuilles, parmi ces écorces, il aurait dû immanquablement y en avoir. Mais non, il n'y en avait pas, pas l'ombre d'une. Il faut dire que le plus souvent je regardais le paysage plutôt que le sol. Je savourais l'ambiance... la fuite des nuages dans le ciel au-dessus des forêts... les arbres qui bruissent parfois dans un grand souffle... le chant des oiseaux à la limite des pâturages.

D'autres par contre les trouvaient. Ils connaissaient les coins, ils les flairaient. C'étaient des chasseurs ou des pêcheurs surtout. Un don particulier, une connaissance aiguë, presque surnaturelle, des

biotopes où elles poussent. Ils en avaient cueilli des cinq cents, des mille ! Des chiffres à peine croyables. A vous en remplir une grosse corbeille à bois. Ça vous laissait bouche bée. Ça vous faisait aussi prendre conscience de votre insignifiance totale en ce domaine. Non, jamais personne de par le village n'irait raconter un jour par les bistrots que le Tasson avait trouvé deux cents morilles sur la Muratte, toutes plus grosses les unes que les autres !

Elles poussaient le mieux surtout après l'orage. Ils les sentaient, les vrais fanatiques. Ceux-ci hantaient les bois semaine et dimanche et se sortaient de coins apparemment jamais visités. Une vraie chasse. Et un mythe. La morille... si belle, si riche de parfums au cœur de la forêt. Et somme toute très bonne dans votre assiette. Mais chez nous, une ou deux morilles dans la sauce du rôti, et cela une fois par saison, coupées en petits morceaux pour que chacun au moins en ait sa part, quelle misère !

On raconte qu'un jour Mme Meyer, qui revenait de l'usine par le train, en vit quelques-unes par la fenêtre du wagon qui poussaient là, le long de la voie. Et que fit-elle ? Elle descendit à la première station qui était Le Lieu, revint en arrière et cueillit ces précieuses morilles non loin du tunnel où elle les avait aperçues. Que n'auraient-ils pas fait pour elles, les vrais mordus ?

Saveurs d'enfance, 1991.